

C.R.E.T.E.L

Mensuel — Ab<sup>e</sup> Annuel : de 100 à 200 fr.

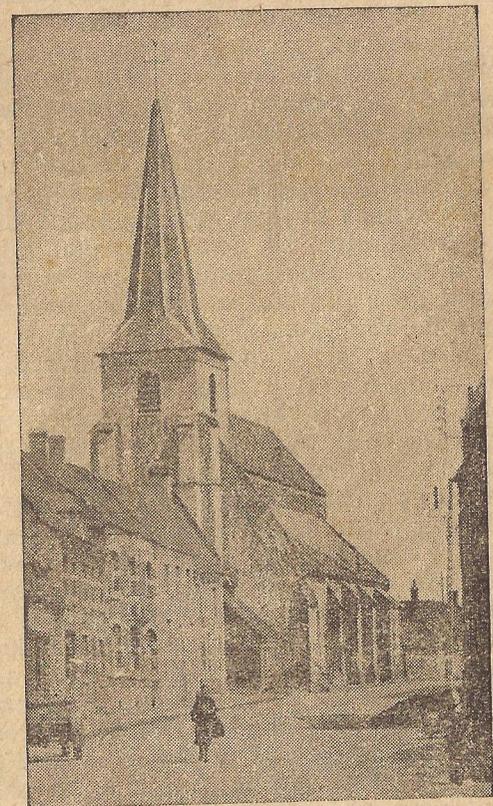
DECEMBRE 1955

**BLANGY-SUR-TERNOISE**

**LA VOIX  
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy  
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



**CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO**

EDITION SPÉCIALE DE « NOTRE CLOCHER »

## LES ONZE ÉGLISES DE Ste - BERTHE

Il y a longtemps que le Bulletin Paroissial n'a rien écrit sur Ste Berthe. Et pourtant ne vous semble-t-il pas que la vocation de Blangy soit de la connaître, de l'aimer, d'imiter sa vie si chrétienne ?

La neuvaine de 1955 a dû lui plaire. On était satisfait, le soir, lorsque le prédicateur racontait la vie de notre Sainte : sa naissance vers l'an 643, sa jeunesse pieuse et pure, son mariage avec Sigefroy, leur foyer uni et fécond. Dès son veuvage, Berthe s'engage dans une voie nouvelle : le 9 janvier 682, elle se fait religieuse en même temps que ses filles Gertrude et Déotile ; elle souffre de l'indécatesse de Ruodgaire, qui essaie d'enlever Gertrude ; mais le calme revient quand le roi Thierry III a proclamé son innocence. Rentrée chez elle, elle met à exécution toute une série de mesures qu'elle a décidées.

Tout d'abord, elle aménage, à l'abbaye de Blangy, le séjour des religieuses, séjour qu'on désigne sous le nom de « lieux claustraux ». Les vocations augmentant, il fallait, tout en évitant le luxe, faire spacieux et décent. A cette époque lointaine, les Sœurs logeaient tantôt toutes ensemble, tantôt seules, tantôt deux à deux, dans des chambres ou dans des maisonnettes groupées autour de la basilique de l'abbaye.

Ensuite, elle se mit à bâtir à Blangy, puis dans ses domaines du dehors. Il y avait chez nous, depuis le 9 janvier 682, l'église de l'Abbaye, en forme de croix, consacrée par l'évêque du diocèse. Elle en édifia trois autres, dont on ignore les dimensions.

Des prêtres et autres clercs étaient affectés à l'Abbaye, pour y célébrer les offices et remplir les autres fonctions sacerdotales ; c'était un avantage apprécié, car à cette époque le clergé était généralement groupé près de l'Evêque et l'évêché de Théroouanne était éloigné. Ste Berthe fit bâtir, à proximité de l'Abbaye, une église où ces ecclésiastiques venaient prier et chanter l'office ; elle était « extra portam », hors de la clôture du monastère ; on la dédia à St Omer, le grand apôtre de la Morinie, mort vers 670. Un de nos savants prédicateurs de Neuvaine, le R. P. Beylard se demandait si cette 2<sup>e</sup> église n'était pas à l'origine, et peut-être même à l'emplacement, de notre actuelle église paroissiale.

Le 3<sup>e</sup> sanctuaire de Blangy fut consacré à St Waast, évêque d'Arras.

Le 4<sup>e</sup> fut dédié à St Martin. Le corps de Sigefroy, mari

de Ste Berthe, enterré d'abord près de la basilique de l'abbaye, fut par la suite transféré dans cette église St-Martin, dans une chapelle du côté droit ; on a retrouvé sa tombe au 17<sup>e</sup> siècle : c'était une pierre d'un seul bloc, creusée dans toute sa longueur et offrant une cavité suffisante pour tenir un homme d'une taille plus qu'ordinaire. Sigefroy était d'une haute stature.

Pourquoi les abbayes, et celle de Blangy que nous connaissons mieux, avaient-elles souvent plusieurs églises, dédiées à des Saints différents ? D'abord parce que la vie religieuse était fervente chez les convertis du 7<sup>e</sup> siècle. Ensuite parce qu'il était alors de mode d'honorer chaque Saint « dans sa maison ».

« Abbessesse puissante en œuvres », comme nous la prions dans ses litanies, Ste Berthe voyait grand. Elle constatait les efforts des Evêques de Théroouanne, qui, à l'imitation de St Omer, voulaient mener à bonne fin la conversion de nos ancêtres les Morins ; pour entretenir la vie chrétienne des villages convertis, ils créaient des paroisses avec prêtre résidant : il leur fallait des églises, et cela exigeait des concours puissants et généreux. Ste Berthe seconda de ses ressources leur apostolat en bâtissant sept nouvelles églises dans certains fiefs qu'elle possédait hors de Blangy ; sur son désir, ces 7 églises furent toutes dédiées à St Martin, le créateur des paroisses de France.

*Chantons la main généreuse et puissante*

*Qui bâtissait les églises de Dieu ;*

*En éveillant les paroisses naissantes,*

*Berthe éveillait la foi chez nos aïeux.*

Il est tout indiqué qu'après Ste Berthe, ces paroisses soient restées sous la dépendance de l'Abbaye de Blangy pendant plus de 1.000 ans, jusqu'à la Révolution de 1789. A cette date, l'Abbaye avait à sa charge une quinzaine de paroisses. Elle devait d'abord y entretenir le chœur et le clocher, le village se chargeant de la nef ; ainsi, à Blangy même, vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, l'abbaye refit le clocher et le beau chœur ; on ne toucha pas à la nef qui est plus ancienne. De plus, jusqu'à cette époque, l'abbaye versa un traitement plus ou moins élevé d'abord à chaque curé, puis souvent au vicaire qui faisait l'école. M. l'abbé Décobert a conservé la liste de ces 15 paroisses : Blangy — Anvin, Petit-Anvin et la chapelle St-Waast — Fleury — Saint-les-Pernes avec la chapelle Ste-Berthe — Tilly — Teneur avec la chapelle de Soyettes — Incourt — Blingel — Eclimeux — Neulette — Tramecourt — Croix — Humereuille — Siracourt — Quiéry-la-Motte.

On ne peut identifier nommément les 7 églises de Ste-Berthe, mais il est presque certain qu'elles figurent parmi

celles dont l'abbaye de Blangy avait encore la charge à la Révolution ; aussi, malgré ses 20.000 livres de recettes, passait-elle pour assez pauvre.

Lorsqu'elle eut mené à bonne fin les travaux matériels, Berthe se démit de ses pouvoirs d'abbesse, « qu'elle avait exercés pendant 9 ans », précise le P. Roussel. Elle ne le fit pas en faveur de Gertrude, qu'elle aimait cependant de tout son cœur, mais que l'équipée de Ruodgaire avait trop mise en vedette. Le genre de Déotile était plus austère : elle fut nommée et consacrée abbesse, avec cette condition que sa mère lui apporterait son concours. Déotile gouverna le monastère avec fermeté ; son abbatiat dura 29 ans. A sa mort, Gertrude lui succéda, on ne sait pendant combien de temps.

---

● **CHAISES D'ÉGLISES.** — La plupart des chaises d'église ont été réglées, cette année, vers la Toussaint : tous nos remerciements !

Votre curé sera heureux si chacun peut mettre à jour pour le nouvel an, soit au presbytère, soit à la sacristie, ou par tout autre moyen. Il sera vraiment ennuyé s'il doit, pour la 1<sup>re</sup> fois, envoyer un rappel.

En l'année 1954, les noms de 10 personnes sont restés en blanc sur le carnet. Les personnes seraient délicatement inspirées en se mettant à jour.

S'il y a des chaises abandonnées, elles seront utiles à la Tribune. Merci pour la chorale !

● **FÊTES DE NOËL.** — Le samedi 24, Vigile : le maigre est obligatoire. Confessions le soir de 5 h. à 8 h. ; et de 10 h. 1/2 à 11 h. 3/4.

Dimanche 25 décembre : il y a partout bien des communions. Messes à Minuit, 9 h. et 11 h. — Vêpres à 4 h. Nous avons à Blangy des offices de Noël qui sont ravissants.

● **BAPTÊMES.** — Le 23 octobre, Jean-Jacques-Michel Lagache. Parrain, M. Désiré Bétourné, de Blangy ; marraine, Mlle Renée Lhomme, d'Aubigny.

Le 7 novembre, Emma-Marie-Charline-Angéle Veste : ondoyée à domicile. Vœux et prières

● **DÉCÈS.** — Le 7 novembre, Emma-Marie Veste, 1 jour. Petit ange au Paradis.

● **DIMANCHES ET FÊTES.** — Le 4 décembre, 9 h., messe pour Augustin Debuiche ; 11 h., en l'honneur de St-Nicolas et de Ste Catherine, pour les jeunes gens et les jeunes filles ; — le 11, 9 h., anniversaire Marcel Dérollez ; 11 h., en l'honneur de Ste Barbe, pour les Sauteurs-Pompiers ; — 18, 9 h., pour Mme Bottin ; 11 h., pour Charles Derollez et Zélie Hibon ; — 25, minuit, pour Eugène Guffron père et fils ; 9 h., Marie-Thérèse Bétourné ; 11 h., anniversaire Paul Massart et Almaïde Vasseur ; 4 h., Vêpres.

Le 1<sup>er</sup> janvier, 9 h., M. Brigitte Paillard ; 11 h., famille Thibaut-Rufin.

Le 8, 9 h., Philomène Carincotte et sa famille ; 11 h., anniversaire Adèle Barbier et Jules Ramecourt ; — le 15, 9 h., Jules Debuiche-Bouillard ; 11 h., Marguerite Codevelle.

## LA CONVERSION D'UN JOUR DE NOËL

*Le 2 Septembre dernier, le corps de PAUL CLAUDEL quittait, pour son tombeau définitif, à Brangues, Notre-Dame de Paris, où il reposait depuis le jour de ses obsèques. La vieille cathédrale qui venait d'être, cette année, son tombeau provisoire, avait été le berceau de sa Foi, un jour de Noël, il y a 71 ans... Mais écoutons Claudel nous dire cela, lui-même...*

« Je suis né le 6 août 1868. Ma conversion s'est produite le 25 décembre 1886. J'avais donc dix-huit ans. Bien que rattachée des deux côtés à des lignées de croyants qui ont donné plusieurs prêtres à l'Eglise, ma famille devint étrangère aux choses de la Foi. Auparavant, j'avais fait une bonne première communion, qui, comme pour beaucoup de jeunes garçons, fut à la fois le couronnement et le terme de mes pratiques religieuses. J'ai été instruit, d'abord par un professeur libre, puis dans les collèges (laïcs) de province, puis enfin au lycée Louis-le-Grand. Dès mon entrée dans cet établissement, j'avais perdu la foi, qui me semblait inconciliable avec la pluralité des mondes. La lecture de la VIE DE JÉSUS, de RENAN, fournit de nouveaux prétextes à ce changement de convictions que tout, d'ailleurs, autour de moi, facilitait ou encourageait.

● Que l'on se rappelle ces tristes années quatre-vingts, l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne parut mieux affermi. Tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irréligieux. Tous les (soi-disant) grands hommes de ce siècle finissant s'étaient distingués par leur hostilité à l'Eglise... Je vivais d'ailleurs dans l'immoralité et, peu à peu, je tombais dans un état de désespoir... J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard d'une ignorance de sauvage...

...Tel était le malheureux enfant qui, le 25 décembre 1886, se rendit à NOTRE-DAME DE PARIS pour y suivre les offices de NOËL. Je commençais alors à écrire et il me semblait que, dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents. C'est dans ces dispositions, que, coudoyé et bousculé par la foule, j'assistai, avec un plaisir médiocre, à la GRAND-MESSE. Puis, n'ayant rien de mieux à faire, je revins aux VÊPRES. Les enfants de la maîtrise, en robes blanches, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le MAGNIFICAT. J'étais moi-même debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie.

● En un instant, mon cœur fut touché et JE CRUS. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants qui, cependant, ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme, dont la Providence divine se servait pour atteindre et s'ouvrir enfin le cœur d'un pauvre enfant désespéré : « QUE LES GENS QUI CROIENT SONT HEUREUX ! SI C'ÉTAIT VRAI POURTANT ? C'EST VRAI ! DIEU EXISTE, IL EST LÀ. C'EST QUELQU'UN, C'EST UN ÊTRE AUSSI PERSONNEL QUE MOI !

IL M'AIME, IL M'APPELLE. » Les larmes et les sanglots étaient venus et le chant si tendre de l'ADESTE ajoutait encore à mon émotion...

● ...Après que je fus rentré chez moi par les rues pluvieuses qui me semblaient maintenant si étranges, j'avais pris une bible et, pour la première fois, j'avais entendu l'accent de cette voix si douce et si inflexible qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Je ne connaissais que par RENAN l'histoire de JÉSUS, et, sur la foi de cet imposteur, j'ignorais même qu'il se fût jamais dit le FILS DE DIEU. Chaque mot, chaque ligne démentait, avec une simplicité majestueuse, les impudentes affirmations de l'apostat et me dessillait les yeux. C'est vrai, je l'avouais, avec le centurion, oui, JÉSUS ÉTAIT LE FILS DE DIEU. C'est à moi, PAUL, entre tous, qu'il s'adressait et il me promettait son amour. Mais, en même temps, si je ne le suivais, il ne me laissait d'autre alternative que la damnation. Ah ! je n'avais pas besoin qu'on m'expliquât ce qu'était l'Enfer et j'y avais fait ma « SAISON ». Ces quelques heures m'avaient suffi pour me montrer que l'enfer est partout où n'est pas JÉSUS-CHRIST. Et que m'importait le reste du monde auprès de cet être nouveau et prodigieux qui venait de m'être révélé ?

C'était l'homme nouveau en moi qui parlait ainsi, mais l'ancien résistait de toutes ses forces et ne voulait rien abandonner de cette vie qui s'ouvrait à lui. L'avouerai-je ? Au fond, le sentiment le plus fort qui m'empêchait de déclarer mes convictions était le RESPECT HUMAIN. La pensée d'annoncer à tous ma conversion, de dire à mes parents que je voulais faire maigre le vendredi, de me proclamer moi-même un de ces catholiques tant raillés, me donnait des sueurs froides, et, par moments, la violence qui m'était faite me causait une véritable indignation. Mais je sentais sur moi une main ferme. Je ne connaissais PAS UN PRÊTRE. Je n'avais PAS UN AMI CATHOLIQUE...

● ...Cependant, les années passaient et ma situation devenait intolérable. Je priais DIEU avec larmes en secret et cependant je n'osais ouvrir la bouche. Pourtant, chaque jour, mes objections devenaient plus FAIBLES et l'exigence de DIEU plus dure. Ah ! que je Le connaissais bien à ce moment, et que ses touches sur mon âme étaient fortes ! Comment ai-je trouvé le courage d'y résister ?

● La troisième année je lus les « ECRITURES POSTHUMES » de BAUDELAIRE, et je vis qu'un poète que je préférais à tous les Français avait trouvé la foi dans les dernières années de sa vie et s'était débattu dans les mêmes angoisses et dans les mêmes remords que moi. Je réunis mon courage et j'entrai un après-midi dans un confessionnal de SAINT-MÉDARD, ma paroisse. Les minutes où j'attendis le prêtre sont les plus amères de ma vie. Je trouvai un vieil homme qui me parut fort peu ému d'une histoire qui, à moi, semblait si intéressante ; il me parla des « SOUVENIRS DE MA PREMIÈRE COMMUNION » (à ma profonde vexation) et m'ordonna avant toute absolution de déclarer ma conversion à ma famille ; en quoi aujourd'hui je ne puis lui donner tort. Je sortis de la boîte, humilié et courroucé, et n'y revins que l'année suivante, lorsque je fus décidément forcé, réduit et poussé à bout. Là dans cette même église SAINT-MÉDARD, je trouvai un jeune prêtre miséricordieux et fraternel, M. L'ABBÉ MÉNARD, qui me réconcilia, et plus tard, le saint et vénérable ecclésiastique, L'ABBÉ VUILLAUME, qui fut mon directeur et mon père bien-aimé, et dont, du ciel où il est maintenant, je ne cesse de sentir sur moi la protection. Je fis ma seconde communion, EN CE MÊME JOUR DE NOËL, le 25 décembre 1890, A NOTRE-DAME.

## Au bout d'une nuit de Noël

★ ————— ★ ★ ————— ★

— Tu ne souffres pas ?

— Non, ça ira, je crois...

La femme s'est assise sur le talus. Son visage est en sueur. Elle s'essuie du revers de la main

— Tu as eu peur hein ?

— Pas pour moi.

Une flamme s'est allumée dans les yeux farouches.

— Crois-tu pouvoir réparer avant la nuit ?

— Je ne sais pas... La roue est très abîmée.

L'homme regarde tristement sa roulotte. Un accident stupide... Le charron l'avait pourtant averti :

— Vous n'irez pas loin avec ce moyeu fendu.

— Bah ! notre carriole en a vu d'autres... Nous n'avons pas le temps de réparer. Il nous faut être avant ce soir à Plouneven, où nous attend la caravane.

Fuyant le ruban goudronné, la voiture avait choisi le raccourci des routes secondaires.

— Il n'y a rien à attendre ici... Il ne passe pas grand monde.

D'ailleurs, qui oserait s'arrêter à cette heure, dans cette lande déserte, et pour des Bohémiens ?...

— Je vais jusqu'au premier village. J'y demanderai de l'aide.

— Ne me laisse pas seule. Je t'accompagnerai. Marcher me fera du bien.

★★

La cour de la ferme retentit de rires et de cris joyeux. Derrière les rideaux passent et repassent des silhouettes affairées.

L'homme s'approche timidement de la porte, luisante sous la lune... Il hésite quelques secondes avant de frapper.

Une chaude odeur de crêpes et de jambon le fouette au visage :

— Joyeux Noël... Vous désirez, mon brave ?

L'homme sourit à la jeune fille qui l'accueille :

— Juste un coup de main... Ma roulotte est en panne à un quart d'heure d'ici... Une roue cassée... Pouvez-vous m'aider à réparer ?..

Un paysan moustachu et rougeaud surgit d'un cellier, une serpe à la main :

— Hé, là ! Hé là ! C'est que je n'ai pas une minute... Je suis en train de fendre des bûches pour la veillée... Votre roue.. y en a au moins pour deux heures !..

— Nous devons être ce soir à Plouneven... Les nôtres nous y attendent... Et puis, ma femme n'est pas bien...

— Raison de plus pour ne pas courir les routes cette nuit... T'en fais pas, mon gars, demain y fera jour... Ce soir, c'est NOËL...

— Oui, je sais...

— Eh bien ! alors...

— Mais où passerons-nous la nuit ?... La roulotte a versé sur le côté...

— Avec une malade, bien sûr !... Ecoute, ici, ce n'est pas grand ; mais si vous voulez coucher dans notre grange... Il y fait bon... Vous partagerez notre repas...

Ils attendront, les autres... Dis à ta femme d'entrer et de se réchauffer près de l'âtre.

— Merci à vous... Dieu vous le rendra...

La pauvre femme entre pour se réchauffer ; la fermière lui donne un bol de soupe pour la réconforter, puis on les conduit vers la grange.

Mais les fermiers se posent une question : « Peut-on laisser ces Bohémiens seuls toute la nuit pendant que nous serons à la messe de minuit ?

Il font revenir l'homme et lui exposent la situation.

— Nous voudrions te faire confiance jusqu'au bout... Nous allons dans un instant partir pour la messe. Vous resterez seuls ici. Tu me comprends ?

Le tzigane s'est levé d'un bond.

— Par la Vierge, que ma femme meure sur-le-champ et aussi l'enfant qui va naître si je devais porter tort à celui qui m'a regardé comme un des siens. Je garderai ta maison en ton absence.

\*  
\*\*

La messe se termine. La famille du fermier rentre sous une bruine froide qui noie le village, la route, les champs... On n'y voit pas à dix mètres.

Mais on entend des cris nasillards venir de la grange. Etonné, le fermier va voir ce qui se passe à cette heure : un bambin pousse des cris perçants.

— Je m'excuse, dit le gitan, j'ai dû faire chauffer de l'eau dans l'âtre. Il m'a fallu me débrouiller tout seul... C'est un fils... un vrai petit Jésus...

Bientôt, toute la famille est dans la grange. La fermière s'empresse pour trouver des langes pour le bébé. Mais le nouveau papa s'inquiète pour avoir un médecin. On va bien vite le mander et celui-ci accourt pour soigner la maman gitane. Du coup, la famille en a oublié le repas de réveillon qui attend sur la table.

\*  
\*\*

Une autre préoccupation inquiète la famille du fermier.

— Comment va s'appeler ce gosse ?

— C'est aux parents de décider. Il n'est pas baptisé.

— Je voudrais, dit le gitan, qu'un prêtre lui verse l'eau sur la tête et le sel sur la langue... comme un chrétien.

— Tu es baptisé, toi ?

— Je le suis et ma femme aussi.

Après un conciliabule, on décide que le fils du fermier ira chercher le Curé. Il terminait sa troisième messe. Il suit le fermier, bien ému de cette cérémonie combien émouvante.

— Quel sera le nom de ce petit voyageur ?

— Je crois qu'il en est un qui s'impose. NOEL, évidemment...

— Et qui sera le parrain ?

Le père regarde son enfant. Quelques larmes brillent dans ses yeux. Il se tourne vers le fermier.

— Vous, Maître, qui m'avez fait confiance, je veux que vous portiez mon fils devant le prêtre !

Le vieil homme était bien bouleversé et on entendit les paroles sacramentelles :

— Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

\*  
\*\*

Il y eut grande liesse, ce soir-là, dans la ferme cernée de brume.

Le cidre coula à pleins bords... Au petit matin, alors que s'achevait le repas du réveillon, quelque passant attardé aurait pu voir, auprès d'un âtre encore rougeoyant, un gitan, fou d'allégresse, chanter, chanter sans fin pour des paysans bretons qui avaient cru en lui.

... Et cela est une histoire vraie l...